

d'Etat, nous savons tous que l'excellence de la race, la force du peuple, tient surtout au sort de la femme. Celle qui porte l'enfant neuf mois, le fait bien plus que le père. Les mères fortes font les forts.

Nous sommes tous, et nous serons, pour les femmes, éternellement débiteurs. Ce sont des mères, c'est assez dire. Il faudrait être né misérablement et dans la damnation, pour marchander sur le travail de celles qui sont toute la joie du présent et le destin de l'avenir. Ce qu'elles font de leurs mains est très-secondaire ; c'est à nous de travailler. Que font-elles ? elles nous font. . . . c'est un travail supérieur. Être aimée, enfanter, puis enfanter moralement, élever l'homme (ce temps barbare ne l'entend pas bien encore), voilà l'affaire de la femme.

" *Fons omnium viventium !* " Qu'est-ce qu'on ajouterait à cette grande parole ?

J'ai écrit tout ceci en pensant à une femme dont le ferme et sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans ces luttes, je l'ai perdue, il y a trente ans (j'étais enfant alors), et néanmoins, toujours vivante, elle me suit d'âge en âge.

Elle a eu mon mauvais temps, et elle n'a pu profiter de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerais pas. . . . Je ne sais pas seulement où sont ses os : j'étais trop pauvre alors pour lui acheter de la terre.

Et pourtant je lui dois beaucoup. . . . Je me sens profondément le fils de la femme. A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits), je retrouve ma mère en moi. C'est bien le sang de la femme, la sympathie, que j'ai pour les âges passés, ce tendre ressouvenir de tous ceux qui ne sont plus.

Qu'est-ce que je pouvais lui rendre, moi-même avancé dans la vie, pour tant de choses que je lui dois ? une seule, dont elle m'aurait su gré, cette réclamation pour les femmes et pour les mères.

Je l'écris ici en tête d'un livre qu'on croit un livre de disputes. A tort. Plus il ira dans l'avenir, s'il y va et plus on verra que, malgré l'émotion de la polémique, ce fut encore un livre d'histoire, un livre de foi, vrai et sincère. . . . Où donc ai-je plus mis mon cœur ?

J. MICHELET.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

A PROPOS D'HUGO

Les journaux nous l'apprenaient récemment, on vient de remuer les cendres d'Hugo, et de les mettre toujours au Panthéon, à leur place définitive.

L'œuvre d'Hugo n'a pas eu, jusqu'ici, un pareil bonheur.

Les esprits étroits — ceux qui n'ont qu'une case dans le cerveau — n'admettent pas que notre siècle ait compté plusieurs grands poètes. Chacun d'eux leur sert à accabler les autres. Donc, sous prétexte qu'on admire Lamartine et Musset, on se croit tenu de maltraiter Hugo. Jadis, lorsqu'on se demandait — petit jeu

d'ailleurs innocent — " comment s'appellera ce siècle " . plusieurs répondirent : " Le siècle de Victor Hugo. " Et c'est vrai. Si du moins l'on admet que notre siècle de science puisse, dans l'avenir, porter le nom d'un poète, alors il faut l'avouer : ce nom sera celui d'Hugo.

Lamartine, Musset sont de tous de tous les temps. Musset, c'est le crucifié humain, c'est la douleur. Lamartine, c'est le rêve, la foi, ou du moins l'idéal. C'est le " dieu tombé qui se souvient des cieux, " et qui n'en est même pas tout-à-fait tombé, puisqu'il y pense toujours. Ils eussent pu appartenir à une autre époque : Hugo, lui, ressemble à son siècle, et ce siècle ressemble à Victor Hugo.

Ils se ressemblent par leurs défauts même.

Victor Hugo a prodigué les antithèses. Il l'expliquait même, de spirituelle façon, dans sa correspondance avec Hippolyte Lucas : " Tant que le bon Dieu ne renoncera pas à sa vieille antithèse, le jour et la nuit, la poésie ne renoncera pas à la sienne. " Il n'y a pas renoncé, certes ! Son œuvre entière en est une.

On y trouve, à la fois, l'amour des faibles, l'adoration exagérée pour des illustres comme Napoléon ; on y trouve de la santé physique, quelque chose de matériel, de vigoureux, la " force de la nature ", et aussi un spiritualisme attristé, comme dans le *Prologue* qui finit ainsi :

Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante ;
C'est l'écho de la voix qui va s'affaiblissant. . . .

On y trouve la haine féroce des pédants et on y rencontre, hélas ! du pédantisme.

On rencontre d'ailleurs, dans cette vie, dans cette œuvre de Victor Hugo, toutes les opinions successives, et toujours sincères. Toutes les intolérances et toutes les compréhensions s'y coudoient. On y constate à la fois du labeur acharné et de l'a *peu pres* : l'antithèse encore, l'antithèse qui est toute l'histoire de notre siècle.

Comme notre siècle, Victor Hugo aura eu une fécondité et une diversité presque incroyables. Comme notre époque aussi, notre époque si compliquée, si subtile, il aura rêvé un retour à tout ce qui est simple, quand bien même cela commencerait par être gauche. Vous savez quelle admiration on professe, aujourd'hui pour les primitifs. N'y a-t-il pas le même sentiment dans ce passage d'une lettre d'Hugo à Hipp. Lucas ? Je cite : " Vous placez *Le Cid* un peu haut. Quant à moi, je préférerais toujours les créations aux œuvres de seconde main, et je donnerais cinquante *Cid* pour un *Misanthrope*, tout Corneille pour les soixante pages surhumaines éparses dans le vieux Dante. "

Comme son siècle, Victor Hugo n'a guère souri, ou souri que d'un sourire forcé.

Comme ce siècle de vapeur, peut-être laisse-t-il peu